

L'écriture dans *Dieu, Allah, moi et les autres* de Salim Bachi : Méditation ou sécularisation ?

* MERDJI Naima¹ Pr. ROUBAI-CHORFI Mohamed al Amine²
Université Abdelhamid Ibn Badis, Mostaganem
merdjinaïma@gmail.com

Rec. Day: 06/11/2019	Acc. day: 18/11/2019	Pub. day: 15/03/2020
----------------------	----------------------	----------------------

Résumé :

Le dernier récit autobiographique *Dieu, Allah, moi et les autres* de Salim Bachi introduit une écriture provocatrice sur une thématique qui tourne autour de la foi, acquise et perdue à la fois. Tout au long de son récit, l'auteur affirme son incrédulité et se dérobe de ses obligations envers Dieu. Il se remet en question, tout en comparant deux modes de vie différents. La question principale qui s'impose dans ce travail c'est : la sécularisation caractérise-t-elle son écriture ? C'est dans cette perspective que trois axes sont de rigueur : Son esprit se sécularise petit à petit en développant un esprit rationnel qui lui permet de mettre à nu toute une doctrine. L'expérience détrône la croyance et dirige le flux de sa pensée. L'ironie dans son écriture semble être un procédé d'apaisement, un moyen par excellence pour philosopher sans choquer son lecteur.

Mots-clés : sécularisation, rationnel, ironie, écriture, autobiographie

Abstract :

The last autobiographical narrative *God, Allah, me and the others* of Salim Bachi introduced a provocative writing into a theme which turns around the faith, acquired and lost at once. Throughout this narrative, the author asserts his incredulity and shies away of his obligations to God. He questions himself, while comparing two different life styles. The main question which is imperative in this work is: does the secularization characterize his writing? It is in this perspective that three axes are rigorous: His spirit deconsecrates little by little by developing a rational spirit which allows him to lay bare a whole doctrine. The experience dethrones the faith and manages the flow of his thought. The author exploits the irony in his writing as a process of reassurance, an archetypal way to philosophize without shocking his reader.

Key words : Secularization, rational, irony, writing, autobiography



* MERDJI Naima. merdjinaïma@gmail.com

Introduction

Connu pour son grand intérêt pour les sujets épineux, Salim Bachi s'accroche à la fiction pour mettre en exergue le débat sur un thème donné : la religion, la politique, l'amour, la liberté dans ses différents romans. Son dernier récit s'inscrit dans la catégorie des écrits provocateurs. Nier l'existence de Dieu est très audacieux pour un écrivain né en Algérie, d'une famille musulmane. Ses expériences projettent sa croyance dans un gouffre et poussent son esprit vers un monde de méditation.

Dans *Dieu, Allah, moi et les autres*, Salim Bachi énonce, sous forme de confession, son autobiographie. Il dévoile ses expériences, décrit son enfance et remémore la mort de sa sœur. Il raconte une vie de tourments et de souffrances, de combats et de rencontres. Il remémore sa libération de toutes les contraintes sociales et religieuses, faisant des livres et de la littérature un refuge. Ce n'est pas son premier récit, il écrit en 2005 une partie de son autobiographie dans *Autoportrait avec Grenade*, dans lequel il dévoile une période très difficile de sa vie. Il décrit un homme en détresse, à la merci de la maladie, guettant la mort à chaque tournant pendant son voyage à Grenade. Une expérience traumatisante qui tient un rôle important dans le choix de ses sujets de romans par la suite.

Sa croyance en l'inconnu, en l'invisible s'estompe avec le temps. Il forme un esprit rationnel où la vie religieuse ne gouverne plus sa philosophie. Les lectures et les voyages ont forgé ses pensées sans aucune dépendance sociale. Dans son dernier récit, il insiste sur deux icônes : Dieu et Allah. Deux mots ayant la même signification, non pas pour l'auteur, « ... je croyais toujours en Dieu, un peu moins en Allah, sa traduction en arabe littéral. »¹. Il compare deux visions différentes qui vacillent entre deux cultures en désacralisant ce qui constitue toute religion monothéiste, la source et le sens de toute croyance : Dieu.

L'auteur attache plus d'importance aux expériences qu'aux croyances. Dans son récit, il raconte son amour pour la lecture et sa quête sans relâche de la vérité. Il avoue qu'il a fini par perdre la foi et les repères inculqués de facto à l'école algérienne des années 70. Il se crée une nouvelle vie en affranchissant son imaginaire de tout contrôle

d'ordre religieux. Dans cette perspective, des interrogations s'imposent : Comment l'imaginaire littéraire de l'auteur se détache-t-il de l'imaginaire religieux ? La sécularisation caractérise-t-elle son écriture ? Pour répondre à ces questions, il est indispensable de cerner le processus de sécularisation (sa définition, ses théories, son évolution), sa place dans le récit de Salim Bachi et son influence sur ses pensées.

Le débat intérieur mis en œuvre par l'auteur consiste à décrire minutieusement ce qui valorise mais aussi ce qui dévalorise l'image de Dieu, avec un regard qui change d'une culture à une autre. Des contradictions dans l'apport des faits, un conditionnement par les pratiques et les rituels et un accès au savoir limité, diminuent énormément les convictions selon la vision de l'auteur.

Dans le cadre d'une autobiographie, l'auteur met en scène la voix d'un narrateur qui n'est autre que le personnage. Il s'identifie à ce personnage par le biais de son nom. « *Puis elle fut remplacée par un arabisant pur jus, venu d'Égypte, si pur qu'il m'appelait Bacha au lieu de Bachi qui n'était pas un nom arabe selon lui. Je devais être Ottoman...* »ⁱⁱ. Dans cette situation, l'emploi du JE implique les trois personnes : auteur, personnage et narrateur. Un trio qui annonce le genre autobiographique.

L'autobiographie est un concept qui renvoie à la définition suivante : « *récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité.* »ⁱⁱⁱ. Philippe Lejeune qualifie ce genre d'écrit de littérature intime. Même si l'histoire met en œuvre l'Histoire, l'imagination reste de rigueur, donnant de l'importance au pacte romanesque où le narrateur porte le même nom que l'auteur transformant une écriture romanesque en une écriture autobiographique.

Par opposition à toutes les formes de fiction, la biographie et l'autobiographie sont des textes référentiels : exactement comme le discours scientifique ou historique, ils prétendent apporter une information sur une «réalité» extérieure au texte, et donc se soumettre à une épreuve de vérification. Leur but n'est pas la simple vraisemblance, mais la ressemblance au vrai. Non «l'effet de réel», mais l'image du réel. Tous les textes référentiels comportent donc ce que j'appellerai un «pacte référentiel», implicite

ou explicite, dans lequel sont inclus une définition du champ du réel visé et un énoncé des modalités et du degré de ressemblance auxquels le texte prétend.^{iv}

Dans le dernier récit de Salim Bachi, Dieu est au centre de ses pensées. Dans sa quête de la vérité, il se pose des questions qui sont inabornables pour les uns, révélatrices pour d'autres. La quête de la vérité est le principe fondamental du soufisme en islam. Les adeptes de ce courant cherchent à expliquer l'inexplicable, à faire valoir le spiritualisme intérieur pour une compréhension approfondie de la vie et de la religion. Une compréhension qui trace une voie vers Dieu et en Dieu comme aime à le décrire Ibn Arabi. Salim Bachi prêche l'indifférence puisque la vérité est loin d'être atteinte si on se réfère à ce passage : *«Ma grand-mère, elle non plus, ne voulait pas que je prie avant de comprendre les choses de la vie. C'est tant mieux, je ne les ai toujours pas comprises.»*^v

L'auteur se vante de son émancipation face aux contraintes sociales mais surtout religieuses. Cette libération commence par le reniement de l'existence de Dieu. Quelques mésaventures, certaines causées par l'homme, le milieu familial, la mort de sa sœur, tant de prétextes pour se détacher de sa foi : *«Dieu n'existe pas. Ouf, je l'ai dit»*^{vi}. L'auteur ne croit plus en Dieu mais en plusieurs, il dénomme un pour chaque communauté. Selon sa conception, il existe deux visions : Dieu pour le français et Allah pour sa communauté, le premier est clément et miséricordieux, le second est Dur : *«Il ne fallait pas plaisanter avec Allah ! Contrairement à Dieu, celui des Français par exemple, le rigolo qui vous pardonnait pour peu que vous regrettiez avant de mourir, le nôtre, le Vrai, le Dur, le Pur, l'Incorruptible, ne lâchait rien. Vous avez intérêt à vous mettre en règle très jeune»*^{vii}.

La rencontre des cultures engendre souvent un déracinement progressif causant une perte d'identité. Ce besoin incessant de tisser des liens avec Dieu n'enthousiasme pas l'auteur et cette double vision du créateur ne fait qu'accroître son scepticisme.

1. L'affranchissement par la sécularisation

Quel que soit l'intérêt porté au sacré et à la religion, son importance reste d'actualité. Croyance ou athéisme, le sujet énumère les causes et les conséquences sans pour autant perdre de son originalité. Salim Bachi raconte son affranchissement dans son récit, il décrit son désenchantement de tout ce qui le relie à la religion et à la

catégorisation. « *A présent, je refuse toute forme d'engagement, tout ce qui, de près ou de loin, ressemble à de l'endoctrinement. Je rejette ces valeurs que l'on veut inculquer de force aux jeunes hommes et femmes de tous pays afin de les envoyer à la mort : l'ordre, l'obéissance, la nation, la religion* »^{viii}.

La sécularisation est au cœur de récentes recherches. Ce concept explique un phénomène sociologique qui s'est répandu avec la modernisation réduisant l'influence de la religion :

... la sécularisation est saisie à partir de divers indicateurs : la diminution de la part des richesses que les sociétés modernes consacrent au « surnaturel », l'autonomisation des pratiques sociales par rapport à la religion, la rationalisation croissante des institutions. [...], la sécularisation désigne « le processus par lequel les institutions, les idées et les pratiques religieuses ne sont plus socialement lourdes de sens ». Peu à peu ces théories de sécularisation se sont vulgarisées par l'idée que l'urbanisation, l'industrialisation et, plus généralement, tous les phénomènes sociaux que l'on regroupe sous le terme de « modernisation » réduisent de plus en plus l'influence de la religion^{ix}

Salim Bachi s'est affranchi de ces institutions, de ses pratiques religieuses par le biais de ses voyages, de ses lectures et de son entourage. Le jeûne est trop dur pour lui à cause de sa maladie et la prière est trop monotone pour son esprit. Un esprit absorbé par la littérature, la poésie, la philosophie et les voyages. Une personne avide de savoir, dotée d'un esprit vif, faisant de sa plume une fine lame pour aiguïser des idées raconte sa mutation d'un musulman pratiquant à un simple athée. Ses croyances et ses repères se sont perdus de vue à travers les années.

Je croyais en une existence posthume. Pour retrouver mes êtres chers, il me faudrait mener une vie exemplaire, obéir à des lois contraignantes : faire la prière, jeûner pendant le ramadan, ne pas boire d'alcool, ne pas mentir, voler, tricher, jouer, rire, respirer... Je tentais de faire mes cinq prières quotidiennes mais je me lassais très vite. Je n'ai jamais pu me plier à la moindre discipline, hormis celle d'écrire, qui est venue plus tard. Quant au jeûne, mon état

de santé ne me permettait pas de l'observer, et puis mes parents s'en moquaient.^x

Son état de santé lui donne l'excuse pour se dérober du jeûne. Il n'a pas persisté à faire la prière comme tous les jeunes de son époque qui essayent de se découvrir. Son esprit refuse de suivre les règles. Ce caractère fait-il de lui un athée ? « ... *la foi est une question personnelle qui engage l'individu seul dans son rapport à Dieu. Cette relation au divin ne saurait être réduite à l'observance du dogme et des rites.* »^{xi}. Malgré ce qu'il a annoncé au début de son roman, Dieu existe pour l'auteur, ce sont en réalité les rites et les pratiques qui lui posent problème.

Le processus de sécularisation nourrit chez l'auteur le sens de la critique rationnelle se basant sur la logique et le bon sens. Une critique renforcée dans sa sphère intellectuelle niant l'existence du sacré et des miracles ainsi que la vision mystique du monde. Ce processus vise l'accomplissement personnel dans un individualisme absolu. La vie mondaine constitue le milieu par excellence de la libération de toutes contraintes, favorisant la remise en question de la vie politique, sociale mais surtout religieuse. Une liberté rendant l'individu autonome face aux différentes règles et pratiques religieuses. La thaumaturgie ne trouve pas sa place dans ce processus par contre la raison et la logique prônent sur les esprits.

Dans mon roman *Le Silence de Mahomet*, j'ai supposé que notre prophète savait lire, contrairement à la légende. Un caravanier aussi important que lui ne pouvait être illettré. C'était un notable et un homme au-dessus des autres même si, en islam, on se plaît à amoindrir cet être exceptionnel car Allah seul est maître de nos destinées. On prend les armes dès qu'il est insulté ou caricaturé, mais en vérité nous l'avons-nous-mêmes rabaissé en prétendant qu'il ne savait rien et n'était que le réceptacle de la parole divine.^{xii}

Wendy Brown explique dans l'introduction de l'ouvrage *La critique est-elle laïque ? Blasphème, offense et liberté*, ce qui lie la raison au préjugé sans fondement en ces termes : « *C'est ainsi que le rationnel, le matériel, le réel, le scientifique et l'humain veulent à la fois expliquer et évincer le religieux, l'idéal, l'irréel, le spéculatif et le divin* »^{xiii}. Dans le même ouvrage, Talal Asad aborde le sujet des caricatures danoises du Prophète en mettant en juxtaposition le

blasphème et la liberté d'expression. Cette dernière étant un moyen très répandu en occident pour faire valoir une fausse démocratie et une politique qui vise à dévaloriser certaines catégories de la société.

D'importants mouvements ont toujours essayé de censurer la communication publique en Occident, de contraindre et de contrôler les tendances démocratiques, au nom de la liberté, de l'égalité ou de l'ordre public [...] les politiques racistes de l'impérialisme européen furent essentielles au développement du fascisme en Europe. C'est pourquoi il n'est pas facile de comprendre exactement ce qui est affirmé quand on dit que la « démocratie » et la « liberté d'expression » sont intrinsèques à la civilisation européenne », alors qu'on attribue l'inégalité et la répression à la « civilisation islamique»^{xiv}

La laïcité ne prend place que lorsque les repères religieux se perdent dans une spirale de cultures. Un amalgame de cultures fait changer les points de vue après une comparaison minutieuse. La sécularisation désacralise l'ensemble des pratiques humaines dans une société donnée. Cette désacralisation installe l'objectivité au détriment du sacré au détriment des miracles. Le processus met en exergue de nouvelles attitudes, mentalités, aspirations et de nouveaux comportements qui causent l'évolution de l'organisation sociale et individuelle. Un individualisme qui favorise la neutralité des pensées et atténue le pouvoir spirituel. Si la sécularisation démontre une désacralisation dans la vie politique et sociale, la laïcisation sépare la sphère religieuse de la sphère politique.

La sécularisation fait valoir la modernité décorée de liberté, favorisant la laïcité dans une société de consommation. Elle prêche l'affirmation de soi, ne croyant qu'en la compétence personnelle. Un concept dont le sens nie le soutien divin et le mysticisme de la religiosité.

... j'avais fait un exposé sur Rimbaud devant mon professeur de français, un islamiste. Chose rare pour l'époque. A la fin de ma présentation, le bonhomme, devant la classe, pérorait sur Rimbaud, selon lui un poète mineur. Je lui demandai pourquoi. Il me répondit : il était athée. Que rétorquer à cela ? Le règne des sots avait commencé. Je finis par citer Une saison en enfer : « il faut

être absolument moderne. Point de cantiques : tenir le pas gagné. »^{xv}

La littérature nourrit sa liberté tant cherchée et accroît son désir de s'affirmer en tant qu'individu neutre, n'intégrant aucun organisme, politique soit-il ou religieux. « ... *je ressemble beaucoup à la jeunesse actuelle qui se désintéresse de la politique, ennuyée par des palabres sans fin et mensongères.* »^{xvi}. La passivité et la neutralité constituent aussi une forme de liberté d'expression. Cette distanciation contribue largement à la libération raisonnée d'un sujet malmené par les mensonges. Mahmood Saba indique dans son travail que la religion aussi bien que la politique : « ... *est fondamentalement une affaire de croyance en un ensemble de propositions auquel on donne son assentiment.* »^{xvii}

2. L'esprit rationnel

L'auteur est doté d'un esprit rationnel tout en traitant le sacré dans ses livres. Libérer l'homme de la domination religieuse, le met au centre de la pensée, son individualisme prend de l'ampleur face à la religion. Cette dernière perd son influence sur la société quand elle ne devient plus la source de toutes les connaissances. Selon l'auteur, l'individu est conditionné par la parole divine, les rites et les pratiques, « *Parallèlement se développe dans les sociétés occidentales en culture généralisée de l'"authenticité" ou l'individualisme expressif qui encourage les individus à travers leur propre chemin, à découvrir leur propre épanouissement, à "trouver leur voie" »*^{xviii}, Une idée généralisée par certains préjugés.

Les écritures, sources de la Foi, sont parfois mal interprétées, mettant l'intégrité de ces principes en doute. Une pensée rationnelle traite le sujet sous différents angles afin de trouver des réponses à des questions jusqu'à présent, considérées comme sujets tabous, niant l'effet considérable d'uspiritualisme.

De l'incompréhension naît le mystère, un écrivain en est conscient, un prophète encore plus. Une falsification eût conduit à simplifier un texte ardu par nature, à lever certaines obscurités, ce qui est loin d'être le cas. Les sourates et les versets sont bien les paroles dites par Mahomet à divers moments de sa vie. Le Coran, en revanche, n'est qu'un manuscrit parmi d'autres, voire une compilation ou un bricolage hâtif de scribes sans génie. Le travail entrepris par le calife Othoman ne fut jamais

achevé, empêché par ceux-là mêmes qui refusaient que l'on touchât à la parole d'Allah, ne serait-ce qu'en la couchant par écrit. Avaient-ils tort ou raison ? Je ne le sais. On peut toutefois les comprendre. Les « récitants » tenaient le Coran de la bouche même de Mahomet et détenaient donc la Vérité. Ils ne voulaient en aucun cas la voir figée dans un livre qui ne respecterait pas la manière dont Mahomet la déroulait devant son auditoire : elle était parole vivante et devait le rester. Mais les *qurra'*, qui avait connu Mahomet, moururent, et la Vérité avec eux.^{xix}

Dans un sens, les choses incomprises génèrent le mystère, insaisissable et instable, menaçant l'équilibre des affaires humaines. Toutefois, ce même mystère, quand il trouve sa place dans la sphère religieuse, crée un confort spirituel et moral. Le concept "mystique" est illustré chez l'auteur à travers deux figures littéraires et deux représentants du soufisme. Tolstoï est la première figure littéraire, « *Cette philosophie, le tolstoïsme, humanisme teinté de mysticisme, fait de renoncement et de culpabilité chrétienne* »^{xx}. Rimbaud est la deuxième, « *Ce jeune homme se révoltait contre Dieu, assistait à la Commune, et demeurait un mystique aux semelles de vent qui mourrait comme un Arabe, en faisant sa profession de foi.* »^{xxi}. Le soufisme est représenté à travers deux grands mystiques : Ibn Arabi et Rûmi.

... pendant la vingt-septième nuit, si vous êtes un jeûneur émérite, le ciel s'ouvrira pour vous. De nombreuses personnes attendent ce miracle pendant la période de jeûne. Pour ma part, je n'ai jamais entendu dire que cela était arrivé à quiconque en Algérie ni dans le reste du monde arabo-musulman. Plus depuis les grands mystiques comme Ibn Arabiou Rûmi. L'esprit ne souffle pas n'importe où. C'est un signe évident que cela. Allah seul sait qu'il y avait en ce temps-là, au pays des chimères qui me vit grandir, des croyants et des jeûneurs dont l'observance et la religiosité eussent fait pâlir l'Envoyé de Dieu lui-même.^{xxii}

Pour une personne qui nie l'existence de Dieu, il peut voir les signes évidents et Lui attribuer tout le Savoir. Cette relation qui lie la créature au Créateur reste un mystère. Des liens invisibles se tissent entre l'individu et Dieu, entre le philosophe et Dieu, entre le poète et

Dieu, chacun à sa manière qui se révèle secrète et originale. Cette liberté personnalise de plus en plus les pratiques et se dégage du fonctionnement habituel ou de masse, favorisant l'anonymat.

C'était pratique. Comme il fallait se cacher pour manger, nous nous retrouvions dans leur chambre d'étudiant. Sinon je rentrais chez moi pour déjeuner en paix. J'y trouvais souvent mon père ou ma mère qui fumaient en ouvrant grand les fenêtres pour que les voisins, transformés en chiens renifleurs, ne sentent pas l'odeur de la cigarette. Pourquoi observer le jeûne si toute une société le vidait de son sacré et en profitait pour se livrer aux pires excès ? Nous étions paradoxalement des ascètes... Nous menions une vie saine et sans ostentation. En revanche, pour être normal et ne pas mourir assassiné, il fallait se cacher comme les oiseaux. Les Frères vigilants veillaient à ce que vous respectiez leur Loi : tu ne mangeras point. Cela avait commencé juste après l'indépendance de l'Algérie.^{xxiii}

Un retrait de la société s'impose quand l'indépendance de l'individu dépend du degré de pratiques. L'accomplissement de soi vire à l'éclatement de son esprit et de son âme. L'auteur s'est toujours retrouvé seul, ayant comme meilleurs amis, les livres. Ses lectures comblent le vide dans sa vie. Il finit par quitter le pays et ses interdictions. Il développe sa propre réflexion qui s'installe dans son écriture depuis 2001 avec *Le Chien d'Ulysse*, son premier roman. « *Le Chien d'Ulysse, pour la raison simple que tout y est vrai ou presque – la fiction c'est ce presque -, demeure à mon sens la meilleure illustration de notre jeunesse en Algérie pendant la guerre civile.* »^{xxiv}.

L'authenticité de ses écrits révèle un tout autre aspect de la fiction qui lui permet de trouver sa voie, une voie qui se démarque de la voie commune. C'est ce que Charles Taylor appelle « la culture de l'authenticité » qui met en œuvre une manière personnelle pour permettre à l'individu de réaliser son humanité : « *...il est important de trouver sa voie et de vivre en accord avec elle, au lieu de se soumettre au conformisme avec un modèle imposé de l'extérieur, par la société, par la génération précédente, par l'autorité religieuse ou politique* »^{xxv}

Salim Bachi développe des hypothèses et entreprend une démarche particulière pour les présenter. Une démarche qui s'appuie

sur des lectures, des voyages et des recherches plus ou moins approfondies. Ces dernières exposent des idées plus occidentales qu'orientales. Ce genre de procédés peut révéler la vérité au détriment du mysticisme qui enveloppe la religion, comme dans l'exemple suivant :

L'homme de Dieu est illettré, selon la tradition ; plus exactement, il est ummi. Le terme revient à de nombreuses reprises dans le Coran et pose quelques problèmes philosophiques et étymologiques qu'il serait plus ardu d'évoquer ici. Mais l'étude du mot ummi ne renvoie pas forcément à l'illettrisme en tant que tel et ne prouve rien, hormis le fait que l'homme, comme une grande partie des Mecquois, n'appartenait pas à une religion révélée, à l'inverse des chrétiens et des juifs. Comment imaginer un caravanier prospère, placé par une femme puissante et riche à la tête d'une entreprise importante, incapable de dresser ses listes de marchandises et de les noter, à moins de supposer qu'un secrétaire, qui savait lire et écrire, l'accompagnait dans toutes ces équipées ?^{xxvi}

Développer une telle hypothèse nie le caractère mystique de la religion, détruit le miracle sur lequel repose les croyances des musulmans. Ce n'est pas la seule hypothèse que l'auteur tente d'exposer. Il pose un autre problème, celui de l'âge de raison : quarante ans.

Pourquoi cette récurrence de l'âge fatidique de quarante ans sous la plume des chroniqueurs ? L'âge de Khadija lors de son mariage avec Mohammad, la première révélation... Pour Hichem Djaït, historien de l'islam et auteur de *La Vie de Muhammad*, le chiffre, dans les deux cas, est probablement une convention^{xxvii}

Le mot "probablement" introduit déjà une hypothèse. Cette manie chez l'auteur de relater l'Histoire limite le processus de l'imagination. Son écriture relate des moments importants du passé avec l'objectivité d'un chercheur. Des moments qui corroborent une vision bien déterminée d'une idée, d'une action, d'un individu ou d'un groupe, mettant l'analyse au profit de sa vision des choses. Une objectivation qui procure une sensation de contrôle par la raison et qui s'oppose à l'intégrité spirituelle ainsi qu'à ses voies mystérieuses.

Pour saisir correctement les choses, il faut les percevoir à travers leurs significations. L'objectivation met ces significations entre parenthèses et les écarte. [...] Nous nous plaçons en dehors d'un certain espace de signification pour examiner les choses de ce domaine. Je voudrais nommer ce retrait « désengagement » [...] en prenant fermement position en faveur d'un monologue intérieur pour construire à notre usage un savoir qui ne se réclame que de lui-même, il nous invite à nous arracher à la tradition et à l'autorité sociale et à l'ensemble des choses que nous expérimentons en commun. On ne peut pas prendre pour acquises les vérités que l'on nous a enseignées ; nous devons les produire par nous-mêmes, selon une chaîne de raisonnements qui part des idées claires et distinctes^{xxviii}

L'objectivation met l'auteur en situation de retrait par rapport à l'ordre social, aux idées préconçues. Elle permet une affirmation de soi par des expériences personnelles mettant en doute toute une doctrine. L'auteur balance entre Vrai et Faux, Réel et Irréel, Objectif et Subjectif dans sa quête de la vérité à travers son écriture. Son grand intérêt pour l'Islam et ce qui l'entoure (Prophète, pratiques, rites, etc.) dégage une crise identitaire. Mais le terrain de la religion est souvent glissant et demande une certaine délicatesse pour faire passer une vision différente de celle de toute une communauté. L'auteur a opté pour l'ironie mettant un peu d'humour dans son écriture pour introduire ses pensées.

3. L'apaisement par l'ironie

Un soupçon d'ironie est noté dans *Dieu, Allah, moi et les autres*, ouvrant des débats sur les sujets d'actualité. Il émet des hypothèses sur le Coran, décrit les souffrances du jeûne, critique le système éducatif en Algérie... sous une forme à la fois plaisante et sérieuse.

Chez nous, il n'y avait qu'un problème philosophique véritablement sérieux : faire ou ne pas faire le ramadan. Nous redoutions l'arrivée du mois de ramadan. C'était une peste qui s'abattait sur tout le pays. Pour commencer, le jour était remplacé par la nuit : on voulait bien jeûner mais endormi, comateux même. La plupart des gens prenaient leurs vacances annuelles pour pioncer pendant que le soleil d'Allah brillait. On se réveillait en toute fin d'après-

midi avec une gueule de bois carabinée, sans avoir bu une goutte d'alcool. C'est l'effet ramadanesque, cette tête de plomb, une haleine fétide et une humeur massacrant qui poussait certains à s'entre-tuer pour une broutille. On disait alors : Ramadan lui est monté à la tête. Ramadan était une divinité maléfique qui ressemblait à Kali et que nous envoyait Allah pour nous punir, croyants et incroyants. Lorsque vous paraissiez fatigué, il y avait toujours un idiot pour vous dire que Ramadan vous avait vaincu, par K-O.^{xxix}

L'image du jeûneur algérien est bien décrite. Un vécu se dégage de ce passage et dit long sur les journées de l'auteur pendant le mois de Ramadan. Il ne décrit pas le charme des soirées en famille, la joie des enfants qui jeûnent pour la première fois, la magie du repas qui rassemble toute la famille autour d'une table bien garnie. Ces scènes lui sont peut-être étrangères, quand la suite des événements s'annonce ainsi : *«Je ne faisais pas le ramadan, mes parents non plus, comme grand nombre de mes amis [...] Les flics ramassaient les dé-jeûneurs qui se croyaient encore aux jours heureux de la colonisation où l'on pouvait manger pendant le ramadan sans rendre de compte à personne.»^{xxx}*

Dans un monde de violence, de souffrance et de perte, l'auteur trouve son bonheur dans les romans. Initié dès son plus jeune âge à la lecture par son père : Jules Vernes, Homère, Rimbaud, Nietzsche ... etc. En côtoyant les écoles françaises, en France et en Algérie, il finit par maîtriser cette langue. Il ne réussit pas à se faire des amis, ni à l'école algérienne, ni à l'école française. La lecture le sauve de la solitude.

La vingt-septième nuit du ramadan est appelé nuit du destin car Mahomet reçut sa première révélation à ce moment-là, "Lis au nom de ton Dieu"... Mahomet aurait répondu : je ne sais pas lire. L'archange Gabriel le jeta par terre, le malmena et le força à lire les signes évidents. C'est très bien un Dieu qui vous donne à lire, je n'ai rien contre.^{xxxi}

L'école algérienne marque l'auteur au plus haut niveau. Il parle de cette expérience en termes de châtement, de terreur, de cours sans importance, d'activités inutiles. Salim Bachy introduit la langue arabe (toujours en italique) dans son récit pour le rendre encore plus

authentique. L'humour adoucie la violence racontée et apaise l'âme troublée du personnage.

Un autre spécimen d'enseignant. On disait « mon maître », sayyedi. On se levait quand il entrait en classe. Il ne crachait pas mais il avait un plus long bâton. Un long tuyau en plastique vert, flexible, dont le sifflement précédait le coup : on ressentait alors une grande brûlure. Je ne sais où il a déniché son instrument de torture, [...] Une fois le cours d'histoire terminé, on passait aux travaux pratiques, grâce au tuyau vert de notre maître. Je dis cela sans rire. L'école algérienne que j'ai connue a été une école de violence.^{xxxii}

L'auteur garde un souvenir douloureux de sa scolarité. Il décrit des enseignants qui ne connaissent que le châtiment corporel et ne se déplacent jamais sans leur moyen de torture. Un apprentissage de force qui le dégoûte de l'enseignement, de la langue arabe et de l'école algérienne en général. C'était un cauchemar. « *Je n'avais jamais de devoirs, c'est ce que je prétendais. De fait, cela ne servait à rien, nous étions battus de toute manière* »^{xxxiii}

L'humour, qui représente une forme d'ironie, permet à l'auteur de manier les mots et les images pour délivrer une vérité et son verso. L'ironie peut développer une thèse, elle peut démontrer sans choquer. Elle rappelle le pour et le contre sans pour autant les adopter : « *...l'écart ironique naît du fait que l'ironie exprime toujours l'un et l'autre, le oui et le non. Dire d'un auteur qu'il est bon pour faire comprendre qu'il ne l'est guère n'équivaudra jamais à le déclarer ouvertement mauvais.* »^{xxxiv}

L'ironie n'est qu'un procédé comme un autre que l'auteur exploite afin de rendre la réalité moins cruelle, moins décevante mais surtout plus acceptable. Elle a le pouvoir de présenter le contraire pour dire la vérité. L'auteur joue-t-il avec les mots et les expressions pour mettre en évidence des contrastes. Il ne croit pas en l'existence de Dieu, mais il s'intéresse de près au Coran. Ses doutes se sont enracinés dans sa vie grâce à ses lectures, mais il ne renonce pas à la vérité. « *Aujourd'hui encore tout ce qui touche au Coran m'intéresse au plus haut point. Je n'ai toujours aucune certitude. A ce propos, je préfère m'en tenir à la recherche qui avance. La vérité est en marche et rien ne l'arrêtera. Il suffit pour cela d'être patient et de rester ouvert à la discussion* »^{xxxv}

4. Conclusion

Les thèmes dans l'écriture de Salim Bachi sont variés. La vie/la mort, l'amour/la haine, la guerre, les voyages sont les thèmes les plus récurrents. Pour son dernier récit, il propose le contraste Dieu/Allah. Son écriture traite l'Histoire mêlée à sa propre histoire, reflétant la réalité de deux cultures différentes : française et algérienne.

L'auteur raconte son parcours, ses périples et les expériences qui ont fait de lui ce qui l'est, un non croyant. Il a pris l'habitude de poser un problème et de proposer des hypothèses, sans pour autant répondre aux questions. Avec tous les arguments proposés, l'écriture laisse derrière elle plus de questions que des réponses.

Dans *Dieu, Allah, moi et les autres*, l'auteur raconte son autobiographie sous forme d'un journal intime pour mettre à nu ses pensées, ses souvenirs et ses sentiments. Dans ce récit, il déclare qu'il n'est plus croyant, développe des hypothèses sur la vie du prophète, sur le Coran et raconte l'Histoire sous un angle différent.

Pour répondre aux questions de la problématique, nous avons traité trois points : la sécularisation, la rationalisation et l'ironie à travers l'écriture de Salim Bachi. La découverte des différentes théories de la sécularisation nous a permis de savoir, par le biais de son écriture, pourquoi mais surtout comment l'auteur a perdu la foi. Une des notions de la sécularisation est la pensée rationnelle. Cette pensée est ce qui caractérise l'auteur, niant par-là, toute autorité mystique. Il pose les questions, il émet des hypothèses et tente d'argumenter en s'appuyant sur ses lectures pour faire valoir ses idées. Il s'intéresse énormément à la religion, l'islam en particulier. Il aborde le sujet dans plusieurs romans (*Tuez-les tous, Le Silence de Mahomet, Moi, Khaled Kelkal*) mais aussi dans ces deux récits.

Dans *Dieu, Allah, moi et les autres*, il raconte comment il est devenu un être sécularisé. La foi est cette relation directe entre Dieu et l'individu. Elle ne se perd pas complètement, en particulier chez Salim Bachi. Il annonce la perdre au début, à l'âge de neuf ans avec la mort de sa sœur, puis il raconte qu'il l'a perdue un peu plus tard, en découvrant Nietzsche et Rimbaud. Enfin à l'âge de raison, en cherchant la vérité. Un ensemble de contradiction qui laisse le lecteur perplexe. Enfin, nous avons détecté un soupçon d'ironie dans son écriture. Un procédé qui diminue l'effet des propos considérés comme choquants pour certains, blasphématoires pour d'autres.

Ce qui accentue le scepticisme de Salim Bachi est sa pensée rationnelle. Un esprit fragile mais persévérant en quête de Vérité. Il n'hésite pas à poser des questions interdites, tabous, pour assouvir sa curiosité même si pour certains musulmans, quelques sujets sont à éviter. Il s'est inspiré de sa jeunesse dans son dernier récit pour marquer l'avidité de son esprit à la recherche de la Vérité. Loin de son pays natal, il s'est fixé une nouvelle visée, en mettant en œuvre une nouvelle écriture qui pique la curiosité du lecteur.

Références bibliographiques

- ASAD, TALAL, BROWN, WENDY, BUTLER, JUDITH, MAHMOOD, SABA, (2015) *La critique est-elle laïque ? Blasphème, offense et liberté d'expression*. (trad. FrancieCrebs& Franck Lemonde), Lyon, Presses Universitaires de Lyon.
- BACHI, SALIM (2001) *Le Chien d'Ulysse*, Paris, Gallimard.
- BACHI, SALIM, (2005) *Autoportrait avec Grenade*, Paris, Rocher.
- BACHI, SALIM (2017) *Dieu, Allah, moi et les autres*, Paris, Gallimard.
- BAUBÉROT, JEAN (2002) « La sécularisation », *Encyclopédie des religions*, Encyclopædia Universalis France S.A.
- LEJEUNE, PHILIPPE, (1996) *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil.
- SCHOENTJES, PIERRE, (2001). *Poétique de l'ironie*. Paris. Seuil.
- TALOR, CARLES (2011). *L'âge séculier*, Paris, Seuil.

ⁱBachi, Salim (2017) *Dieu, Allah, moi et les autres*, Paris, Gallimard. Pp 24-25.

ⁱⁱIbid, p 36.

ⁱⁱⁱLejeune, Philippe, (1996) *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil. P 14.

^{iv}Ibid, p 36.

^vBachi, Salim (2017), p 57.

^{vi}Ibid, p 18.

^{vii}Ibid, p 14.

^{viii}Ibid, p 64.

^{ix}Baubérot, Jean (2002) « La sécularisation », *Encyclopédie des religions*, Encyclopædia Universalis France S.A. p 220.

^xBachi, Salim (2017), p 59.

^{xi}Ibid, p 88.

^{xii}Ibid, p 75.

^{xiii}Asad, Talal, Brown, Wendy, Butler, Judith, Mahmood, Saba, (2015) *La critique est-elle laïque ? Blasphème, offense et liberté d'expression*. (trad. FrancieCrebs& Franck Lemonde), Lyon, Presses Universitaires de Lyon. P27.

- ^{xiv} Ibid, p 40
^{xv} Bachi, Salim (2017), p 80.
^{xvi} Ibid, p 64.
^{xvii} Asad, Talal, Brown, Wendy, Butler, Judith, Mahmood, Saba, (2015), p 97.
^{xviii} Taylor, Charles (2011). *L'âge séculier*, Paris, Seuil. P 528.
^{xix} Bachi, Salim (2017), p 67.
^{xx} Ibid, p 47.
^{xxi} Ibid, p 71.
^{xxii} Ibid, p 76.
^{xxiii} Ibid, p 73.
^{xxiv} Ibid, p 89.
^{xxv} Taylor, Charles (2011). P 811.
^{xxvi} Bachi, Salim (2017), p 78.
^{xxvii} Ibid, p 78.
^{xxviii} Taylor, Charles (2011). P 505.
^{xxix} Bachi, Salim (2017), p 72.
^{xxx} Ibid, p 73.
^{xxxi} Ibid, p 75.
^{xxxii} Ibid, p 20.
^{xxxiii} Ibid, p 45.
^{xxxiv} Schoentjes, Pierre, (2001). *Poétique de l'ironie*. Paris. Seuil. P 93.
^{xxxv} Bachi, Salim (2017), p 67.